

Le Colon du Sersou



Roger Frison-Roche

Amicale Burdeau-Sersou

Ce texte de Roger Frison-Roche, retrouvé dans les archives de la *Dépêche quotidienne d'Alger*, est paru dans L'Info n° 511 *Le Sersou* de Jean-Claude Rosso, historien de l'Algérie Française :

– <http://notrejournal.info/ROSSO-pour-la-memoire-au-present>

Les illustrations, de Georges Tocanier, sont aimablement fournies par l'Amicale des anciens Tiarétiens et leurs amis :

– <http://tiaret.biz>

La mise en pages est de Pierre Jarrige :

– www.aviation-algerie.com



Amicale Burdeau-Sersou

4, impasse Dou Pantaï
13300 Salon de Provence
amisersou@laposte.net

Mars 2015

Reproduction autorisée

Publication gratuite – Vente interdite

Avant-propos

Les silos à céréales de Burdeau, Victor-Hugo, Hardy, Bourlier, Bourbaki et Aïn-Dzarit, monuments impérissables qui dominent le plateau du Sersou, resteront pour toujours les vestiges de la mise en valeur des steppes des Hauts-Plateaux algériens.

L'histoire des villages et de la mise en valeur du Sersou n'est pas longue. Commencée au début du 19^{ème} Siècle, elle se termine soixante années plus tard dans des conditions brutales pour tous, tragiques pour beaucoup. Cette histoire est bouleversante par la somme des efforts individuels des femmes et des hommes qui, venus de tous les horizons, ont bâti des toutes pièces des villages devenus des villes et ont rendu nourricières des terres arides paraissant abandonnées pour toujours.

Malgré l'horrible saignée de la Grande Guerre dans une population d'hommes jeunes et mobilisables, l'effort sera poursuivi sans relâche. Une génération nouvelle, fondue dans un même creuset, née dans le terroir entre djebel Nador et Ouarsenis, arrivera en force dans la lutte pour la survie et dans la course vers la civilisation. Elle paiera un lourd tribut durant la Seconde Guerre Mondiale en venant au secours de la métropole envahie, lors des combats de Tunisie, d'Italie et de Provence, avant de poursuivre la lutte vers le Rhin et vers le Danube.

Les habitants du Sersou ne connaîtront ensuite que peu de répit avant d'être victimes de l'obscurantisme et de la barbarie en subissant l'humiliation du bannissement dans l'indifférence, la calomnie ou la médisance, tout en voyant anéantir à jamais l'oeuvre immense accomplie.

En 1941, le Savoyard Roger Frison-Roche, grand reporter de *La Dépêche quotidienne d'Alger*, humaniste et écrivain de talent, a séjourné au Sersou. Il a rencontré un autre Savoyard, Emmanuel Carraz et il a écrit ce texte après avoir mesuré le courage, la souffrance et les efforts des Pionniers.

Grâce à Roger Frison-Roche, l'histoire fulgurante du Sersou Français ne disparaîtra pas des mémoires comme a disparu des Hauts-Plateaux le fruit du travail de quelques dizaines de femmes et d'hommes.

Amicale Burdeau-Sersou, mars 2015

Le Colon du Sersou

Il y a 40 ans, sur ce plateau désert du Sud-Algérien un paysan Savoyard s'installait dans une cabane en planches. Aujourd'hui, une mer de céréales entoure une exploitation moderne où ce pionnier mène, entouré des siens, une vie patriarcale.

L'homme était assis sur le seuil de la ferme

Une belle et vaste ferme du Sersou, noyée au milieu des champs de blé. A travers la cour grande ouverte, on voyait la houle des moissons venant battre comme un ressac le tertre planté d'amandiers à l'ombre desquels reposaient les charrues, les moissonneuses, les tracteurs et tous ces gigantesques instruments modernes à l'échelle des vastes terres à cultiver.

Une chaleur de four tombait du ciel laiteux : Un ciel du sud, pommelé, avec des reflets cuivrés et un imperceptible voile de sable tamisant la lumière. Quelques jeunes enfants jouaient avec une portée de chiots. Des mules harnachées encore accouplées, par le harnais, se rendaient à l'abreuvoir alimenté par une pompe électrique.

– *Capitaine ! Appela l'homme.*

– *Capitaine ! Va faire un tour dans la vigne, les poulains se sont échappés.*

Un vieux kabyle, accroupi dans une flaque d'ombre, se leva et, tout en claudicant, s'en fut chercher les évadés.

Le maître du lieu se tourna vers moi, releva la visière de son large chapeau de feutre, hocha la tête et dit :

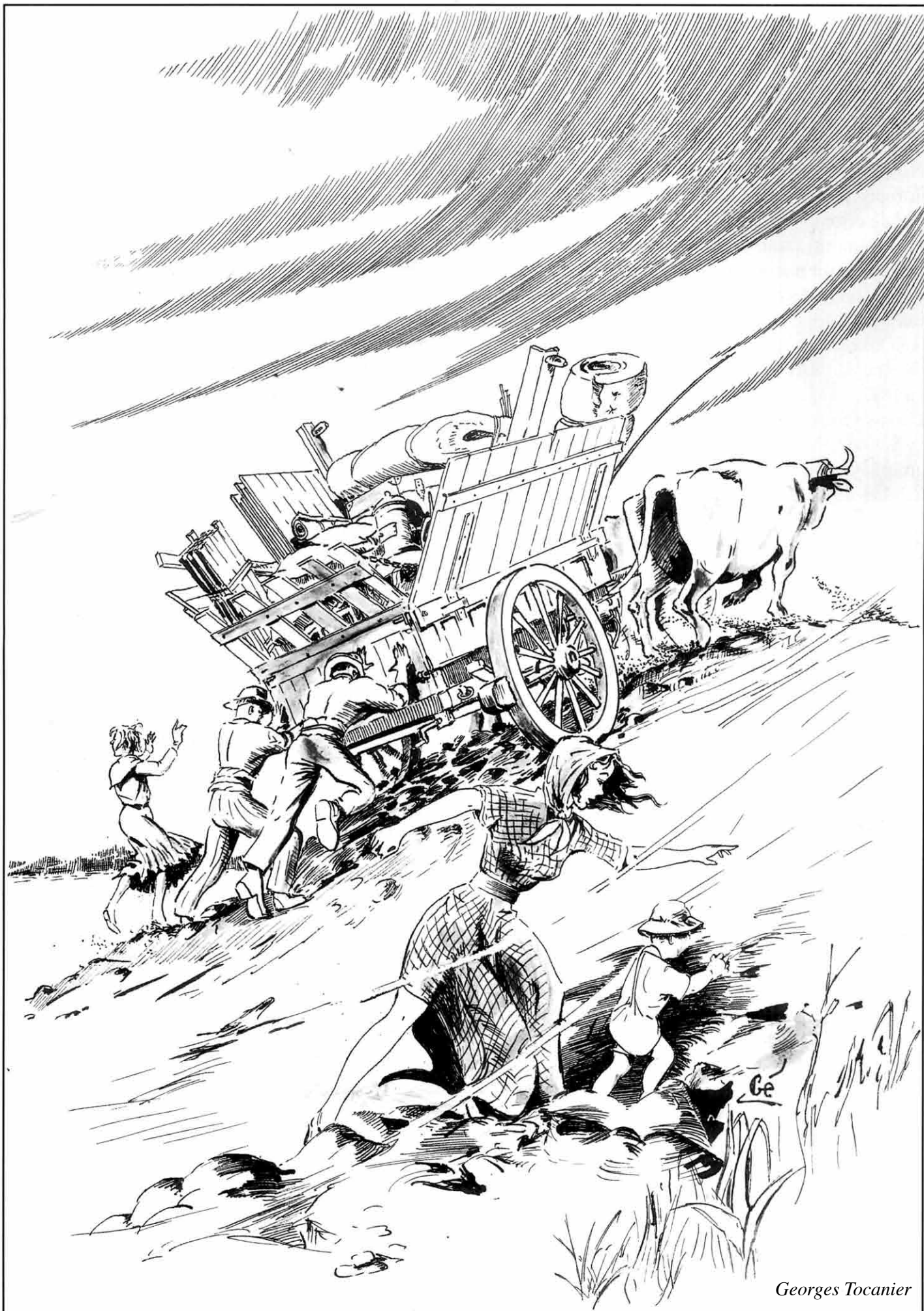
– *Il se fait vieux, Capitaine ! Aussi vieux que le Sersou. Il était avec moi dans les débuts, on a peiné ensemble et maintenant qu'il ne peut plus rien faire, il continue à venir chaque été de Kabylie et je n'ai pas le courage de le renvoyer, il est chez lui ici, il s'assied dans la cour, surveille les maraudeurs. Autrefois, c'était mon premier contremaître, d'où son surnom de Capitaine.*

L'homme qui me parlait était un bon vieux paysan français. Sa figure cuite et recuite était éclairée par un regard très lointain comme s'il avait toujours eu devant lui ces espaces incommensurables du bled. Il était vêtu de bleus délavés, chaussé de solides brodequins. Il semblait usé par le travail et pourtant cette heure pendant laquelle il reposait était la première, depuis l'aube, à laquelle il consentit quelque repos.

Quel âge pouvait-il avoir ? Soixante ans ? Soixante-dix ans ? Cela eut été bien difficile à préciser. Depuis des années sans doute, offrait-il ce même aspect de vieillard encore solide, un peu courbé peut-être, par un trop long effort tendu vers le sol.

Ayant tiré une bouffée de sa courte pipe, il se mit à raconter.

Sa vie n'était pas toute l'histoire de Sersou, cette terre à blé de l'Algérie, que les pionniers de son époque trouvèrent aride et désespérée.



Georges Toccanier

Il faut vivre

– Oui, ça fait des années tout ça. Dit-il.

– Des années dures ! Les jeunes ne pourront jamais savoir ce qu'à été l'effort de notre génération. Ce qu'on a pu souffrir et peiner avant d'arriver ! Je suis né dans un petit village de Maurienne, dans la vallée la plus sauvage de Savoie, je ne sais pas si vous connaissez, Monsieur.

– Si, je connais ! Tenez, je le vois d'ici votre village : Des chalets avec un rez-de-chaussée en maçonnerie, un grenier en bois, un toit d'amerelles ou de lauzes, cachés dans les vergers de pruniers, de pommiers et de poiriers sauvages. Des prés terriblement pentus, suspendus entre deux abîmes et la grande voix du torrent qui cascade tout près....et les longs hivers claustrés dans les pièces basses et enfumées : Les jambons qui se fument dans l'âtre, les relents de bétails qui montent de l'étable avec un tintinnabulement de cloches. Et dehors, le silence de la montagne enneigée.

Il me répond :

– C'est bien ça, c'est bien ça, rien n'a donc changé là-haut. Nous étions trop nombreux en famille, reprit-il. Trop d'enfants, pas assez de terre. Je me mariaï et, avec ma femme, nous essayâmes d'un commerce dans une ville de la plaine, ça joignait tout juste les deux bouts, une fille venait de naître. Et puis, voyez-vous Monsieur, le commerce, les boutiques pour des campagnards, ça ne dit rien, pas vrai ?

On s'interrogeait souvent, la femme et moi, pour savoir si on continuerait. Faudrait trouver des terres ? A ce moment les journaux annoncèrent qu'on donnait des concessions là-bas en Algérie, cinquante hectares qu'on disait.

– Voilà ce qu'il nous faut, m'a dit ma femme.

– Ca ne te ferait rien de partir si loin ? Que je lui dis. Alors, je vais voir.

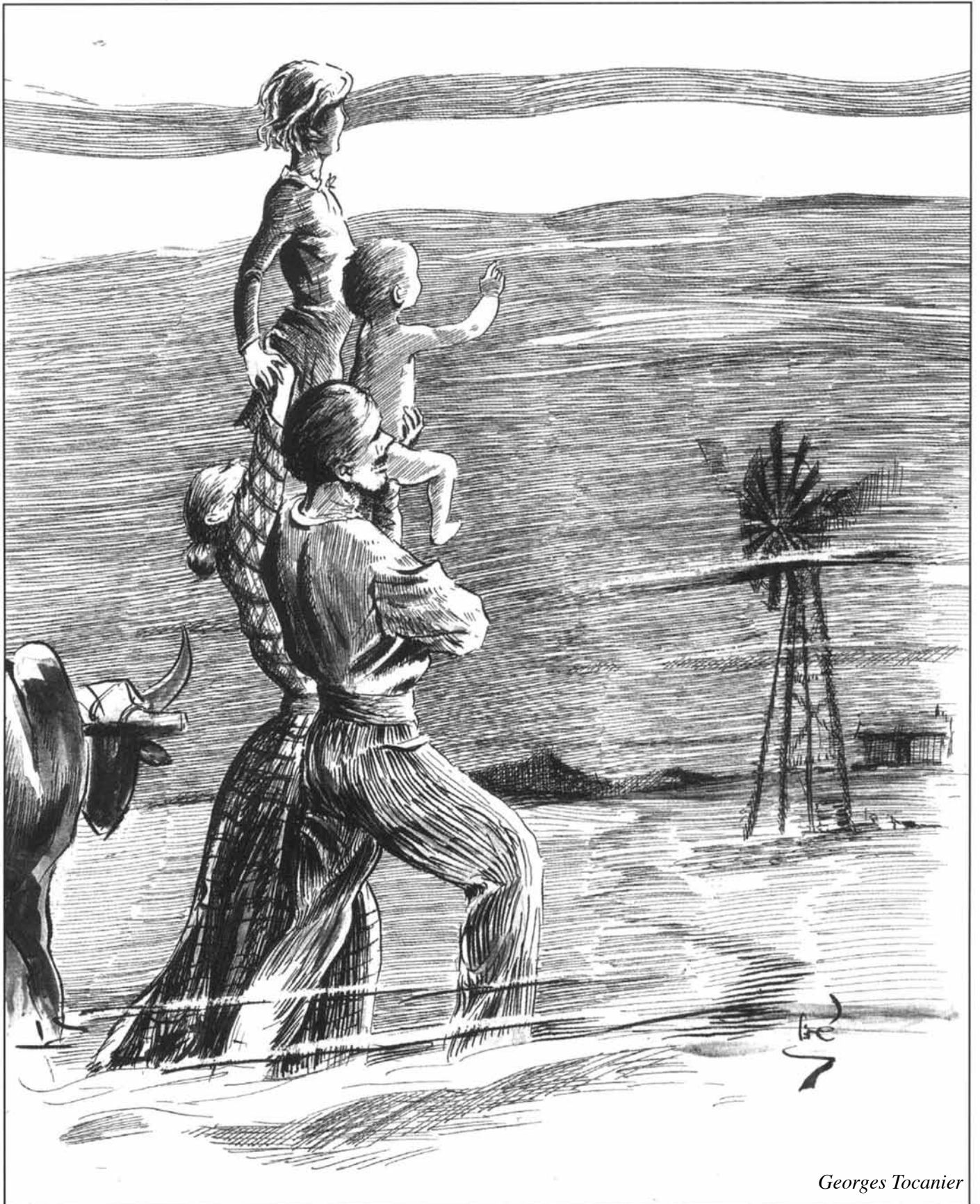
Sitôt dit, sitôt fait, les Savoyards, on a toujours été un peu aventureux, n'est-ce-pas ? C'est dans la race, heureusement on est aussi un peuple réfléchi. Reste ici, lui dis-je. Moi, je vais voir de quoi il retourne.

La Terre Promise

Drôle de voyage, tout était nouveau pour moi. J'arrive à Alger. On m'indique sur le plan la concession qui m'était allouée. Je pars : Trois jours de voyage jusqu'à Tiaret

Arrivé là, qu'est-ce-que je vois. Des Colons qui partaient aussi pour la terre promise. Je fais comme eux, je m'en vais à pied le long d'une vague piste à travers le Sersou qui était désert à l'époque, c'était au mois de juillet, il faisait une chaleur atroce. Je marchais dans la poussière, mon baluchon sur l'épaule, à travers la lande grillée et caillouteuse.

Enfin, j'arrive à Burdeau. J'étais parmi les premiers Colons inscrits, certains étaient là depuis deux ans. Ils vivaient dans des baraques en planche et tant bien que mal, le pain venait de Tiaret, une fois par semaine. La plupart vivaient à l'indigène en attendant mieux. Le plan de Burdeau avait été tracé méthodiquement, on nous donnait un petit terrain dans le village pour construire la maison, un autre de deux hectares à destination de



Georges Toccanier

jardin et deux lots : L'un de 16 hectares et l'autre de 32 hectares dans les environs immédiats. Ensuite ? Débrouillez-vous.

Je me rendis sur ma concession. Ah ! Monsieur : C'était à en pleurer. Même pour moi qui était habitué à voir des cailloux dans la montagne. Le désert ! Le vrai désert, une plaine qui n'en finissait plus, toute rongée par le soleil, une véritable steppe sur laquelle pâturaient des nomades : Partout des cailloux et des herbes sauvages : Du thym, des asphodèles aux longues tiges desséchées. Comment tirer parti de tout cela ? Point d'eau, sauf quelques rares puits, pas moyen d'irriguer.

Le soir, dans la baraque de mon ami le Colon, j'étais découragé.

– Jamais je ne pourrai tirer parti de cette terre, lui dis-je. Qu'est-ce qu'on peut bien faire pousser là-dessus ? Des cailloux ?

– Ne te décourage pas, dit-il, moi je suis là depuis un an, viens voir ma terre.

Je vais dans son champ. Il avait péniblement défriché une parcelle de quelques hectares, pour voir, comme ça, car il était méfiant lui aussi. Il avait semé du blé. Et ça avait poussé !

– Tiens regarde, dit-il, la terre est bonne sans eau ou presque, le blé est bien venu. Tu as tort de te décourager. Quand tu auras défriché les cinquante hectares tu verras que ça changera ! Bien sûr, ça sera dur, presque un enfer pour commencer, mais qui sait ? Nos enfants seront peut-être " bien de chez eux "

Il m'avait remonté le moral et alors que j'allais abandonner mes droits, je décidai de revenir.

– Je serai là à l'automne, lui dis-je. Tiens, voilà de l'argent, construis moi une cabane en planches, de façon à ce que la femme ne soit pas trop dépaysée en arrivant.

Rentré en Savoie, ma femme me demande :

– Alors, c'est bien ?

– Ca ira, femme ! Ça ira. Figure toi une grande plaine où on peut faire pousser tout ce qu'on veut, des champs à perte de vue. J'ai déjà fait construire.

Pauvre d'elle, si elle avait su !

Et l'enfer commença

On résilia le petit commerce, cela permit de payer le voyage.

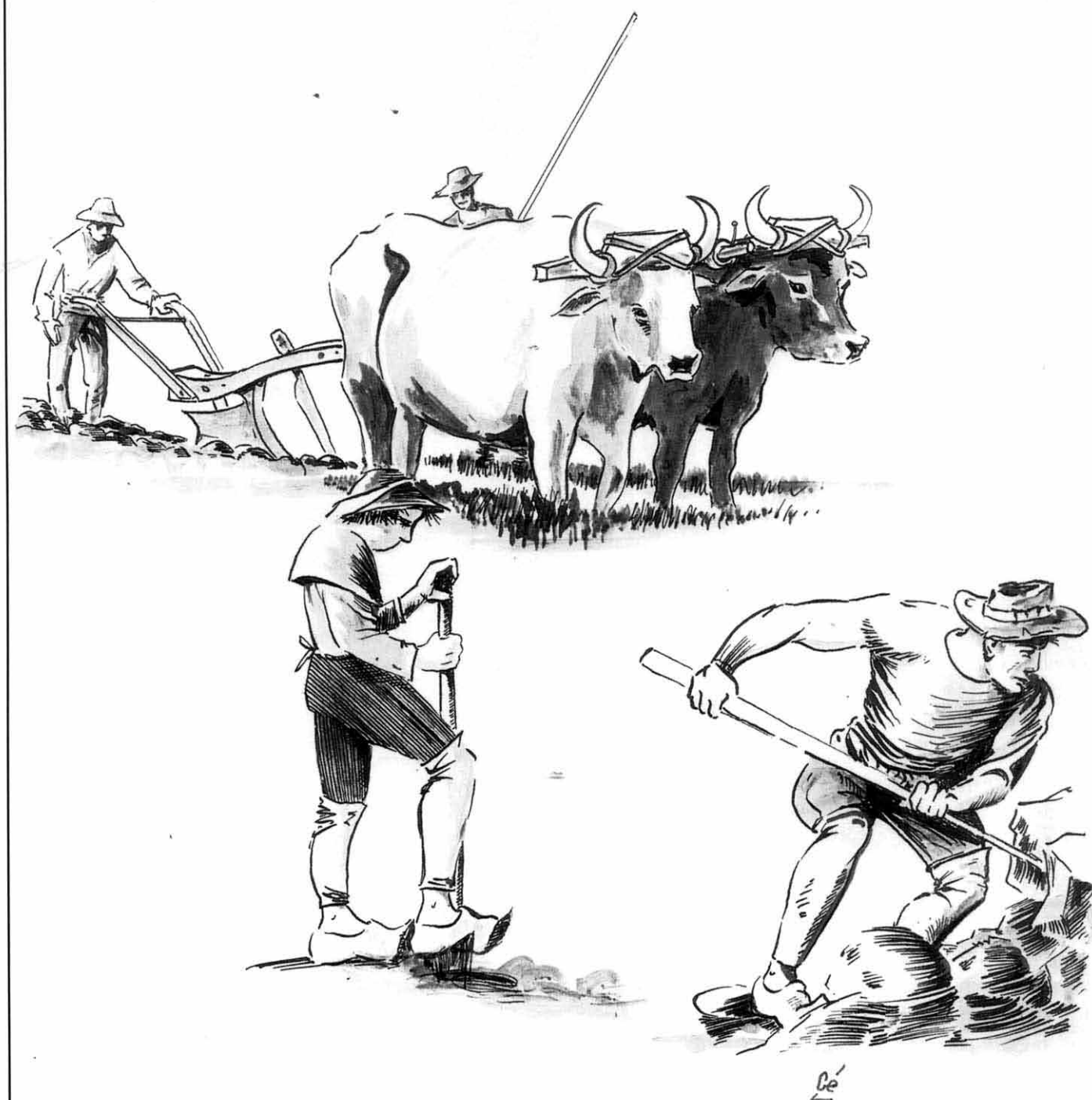
Arrivés à Tiaret, j'achetais chez le juif de l'endroit une carriole à deux roues, une paire de boeufs et quelques outils agricoles. Je m'imaginais défricher mes cinquante hectares comme on fait chez nous avec une bêche et une houe. J'avais même amené une botte de chez nous. Ça faisait rire les gens

On chargea notre baluchon sur la carriole, on attela les boeufs, la femme pris notre petite fille de deux ans dans les bras et en route.

Tiaret, c'était encore la ville, mais quand la femme se vit dans le désert, quand elle vit la steppe toute nue, immense avec simplement ça et là quelques pauvres fermes de pionniers, elle se mit à pleurer. J'avais presque envie d'en faire autant mais j'étais soutenu par cette idée : La terre est bonne, la terre est bonne.

– Courage femme, on gagnera, lui disais-je tout au long.

Nous nous installons dans la baraque en planches. Il y faisait trop chaud et la petite fut bientôt malade.



Georges Toccanier

Pas de docteur ! Puis vint l'hiver et je commençais à défricher mon champ. Je choisis le plus petit, seize hectares. Je commençais par tracer un sillon tout seul à la bêche. Les gens me regardaient en riant, je compris bien vite.

Au bout d'une semaine, je n'étais pas au bout du champ. Il fallait trouver autre chose. Je retournais à Tiaret, le Juif me consent un prêt. J'achète une paire de mules, une charrue un peu moderne, de la semence et je reviens, mais, nous n'avons plus d'argent liquide. Alors, je vais trouver le boulanger pour avoir du pain à crédit. Il refuse. Que faire ?

Je me fais maçon à la journée. Pour faire vivre la femme et les gosses, je travaille toute la nuit sur le chantier et le jour je laboure mon champ. On avait essayé de cultiver le jardin mais sans eau rien ne poussait. A désespérer !

Cependant, je vis mon champ retourné et ensemené et cela me donna du coeur au ventre.

– L'été prochain on aura un peu d'argent, dis-je à ma femme, alors on pourra entreprendre la grande parcelle.

L'hiver fut terrible cette année-là. Le vent, un vent plus froid que celui de nos montagnes et qui passait à travers les planches disjointes de la cabane, puis la neige, puis la boue : On s'enlisait dans les terres, on crevait de froid et nous n'avions pas de bois : Alors j'attelai la mule et j'allai vers le Sud, vers Djebel Nador : Cent- kilomètres aller et retour ! Au retour je me perdais souvent dans cette plaine couverte de hautes herbes et légèrement mamelonnée.

Le grand malheur survint cet hiver-là. Notre petite fille mourut de privations et aussi du climat trop dur dans les conditions précaires où nous vivions.

Puis au printemps, alors que nous en avons le plus besoin, notre paire de boeufs creva. C'étaient de vieilles bêtes achetées bon marché

Que faire ? Nouvel appel au Juif de Tiaret et je revins avec une paire mieux choisie, plus résistante. Je me demandais où toute ces dettes nous mèneraient. Mais nous n'avions pas le choix. Nous avions engagé la partie, il fallait la continuer

Le blé se leva. Il était magnifique, Tous les jours j'allais le voir pousser. Je caressais les belles tiges vertes et souples. Je supputais la récolte, l'espoir renaissait. Mais, un beau jour, un troupeau de nomades, sans penser à mal, traversa le champ et fit des dégâts considérables. Nous n'étions pas protégés à l'époque.

Puis le gel survint

Un de mes amis avait été dépouillé quelques jours auparavant de sa paire de mules en plein midi, alors qu'il labourait son champ. Cependant, la population indigène composée d'éléments nomades n'était pas hostile. A part quelques pillards qui rançonnaient aussi bien les Colons que les tribus, elle faisait surtout du mal par ignorance, en traversant les champs ensemenés avec ses troupeaux, en campant au milieu d'un champ de blé. D'ailleurs, ceci se produirait encore aujourd'hui si nous n'y prenions garde.

Nous étions au printemps de 1905, mes treize hectares de blé devenaient magnifiques à tel point que j'obtins plus facilement du crédit jusqu'à la récolte. Sans cela nous n'aurions pu vivre. Bien sûr, le Juif y trouvait son compte mais nous étions obligés de passer par là !

Une nuit il gela très fort. Le lendemain angoissé, je courus au champ. Tout était détruit, mes efforts obligés d'un an étaient perdus.



Georges Tocanier

Le Sersou était trop dur pour nous. Notre enfant mort, des dettes jusqu'au cou et pas de récolte.

Je m'assis au bord d'un sillon et je me mis à pleurer comme un gosse, je n'osais pas revenir à la baraque pour tout raconter à la femme.

Enfin, à la nuit, je me décidais. J'étais pâle, je tremblais de fièvre, je racontais tout. La femme pleura silencieusement à mes côtés.

– Ça suffit, lui dis-je. Assez de malheurs comme ça. Nous avons fait tout ce que nous pouvions, nous ne nous en sortirons pas, à moins d'un miracle ! Jamais le Juif ne consentira à nous prêter pour attendre une nouvelle récolte. Ce pays est maudit, quittons-le !

On mit en ordre les affaires, je travaillais comme manoeuvre dans le village pour payer les dettes les plus urgentes et surtout pour continuer à manger un pain par jour et de l'eau. Un régime que n'accepteraient pas les forçats de maintenant.

Mais le miracle suivit

Plus d'une semaine après, je résolus d'aller faire le dernier tour du propriétaire dans ma concession. Je m'étais attaché à cette terre malgré toutes les déceptions qu'elle m'avait procurée. Je revis mon premier sillon tracé à la houe, puis les autres, bien droits, faits à la brabant double. J'allais me retirer lorsqu'il me prit fantaisie de pénétrer dans le champ brûlé par le gel. Les tiges gelées pourrissaient déjà sur la terre, mais, oh ! Miracle, de nouvelles pousses germaient, abondantes et plus serrées que les précédentes. Je n'en croyais pas mes yeux. Je restais de longues minutes à genoux dans le champ, à me pénétrer de la réalité de ce phénomène. Une nouvelle récolte poussait spontanément. J'avais les yeux brillants de larmes, mais c'était des larmes de joie.

Je rentrais comme un fou à Burdeau, les gens qui me virent me crurent fou, je chantais, je sautais comme un cabri, je me précipitais dans les bras de ma femme qui ne comprenait pas.

– Une terre comme celle-là, femme, je ne la quitte plus ! Jamais ! Tu m'entends. Le blé repousse, le blé repousse.

Cet été là, mes 16 hectares donnèrent plus de vingt quintaux à l'hectare. De quoi payer toutes mes dettes anciennes, de quoi acheter du matériel plus perfectionné pour ensemençer les 32 hectares restés en friche, de quoi manger un peu de viande autour du pain, de quoi acheter un petit cheptel.

Nous n'étions pas sauvés pour cela. Il fallut plus de dix années de persévérance pour y arriver. Bien vite, en effet, je m'aperçus que 50 hectares étaient nettement insuffisants pour faire vivre une famille, les frais d'exploitation d'une telle propriété en dépassant le rendement.

Grâce à la vie rude que nous menions, grâce surtout à l'esprit qui nous animait, ma femme et moi qui vit que loin de nous laisser découragé par la première récolte, nous avons continué à économiser et à travailler encore plus ferme pour agrandir ma propriété.

– Tout autour de nous, Burdeau prospérait. Des soixante trois Colons au début, nous ne resterons plus que huit. Reprit l'homme avec mélancolie.

– Les autres se sont ruinés, comme moi-même j'ai bien failli l'être, nous avons finalement eu raison de tenir pour pouvoir supporter les mauvaises années déficitaires qui sont, ma foi, plus nombreuses que les bonnes. Il faut avoir les reins solides au Sersou, Monsieur !

Mais, ce pays est magnifique. Regardez ! Maintenant tout ceci est à moi. Et le vieil homme me montra avec fierté des champs à perte de vue.

– Sept-cents hectares. J’ai six enfants à la maison et ma femme que vous voyez est toujours aussi courageuse. Venez nous allons faire le tour de la propriété.

Comme au Manitoba

A peine dépassé le seuil de la cour de ferme, à laquelle menaient deux allées ombragés, nous entrâmes dans la mer des blés. La moisson était belle. D’énormes moissonneuses-batteuses embrayées en batterie accomplissaient leur ronde autour d’un champ de plusieurs centaines d’hectares. Elles avançaient à la façon des monstres dans le grondement des moteurs de leurs tracteurs à chenilles. Happant les épis, elles les couchaient sur des tapis roulants et les enfournaient dans la gueule de leurs mécaniques.

Tous les cent mètres, six beaux sacs de blé tout liés glissaient sur les chaumes et étaient ramassés par des fourgons à chevaux. Plus loin, d’autres machines étranges crachaient la moisson directement dans d’énormes chariots métalliques.

Tout autour de la ferme s’élevaient les gigantesques meules de céréales prêtes à être battues.

Plus loin, dans la plaine, des chantiers nomades arrachaient des lentilles.

Des files de fourgons revenaient à la ferme chargées à bloc de céréales ou de grains. On les voyait avancer lentement à travers la houle des blés. Une chaleur lourde s’appesantissait sur la terre.

– Rentrons à la maison, nous parlerons un peu du pays.

Dans la ferme, s’élevait l’habitation bourgeoise simple et propre. Pas de luxe inutile. A la cuisine, un énorme frigidaire, une vaste salle à manger avec un poste de radio, un tapis brodé sur la table de chêne, des chaises en cuir, des coussins sur un divan.

Les enfants du Colon arrivèrent et aussi les petits-enfants, tous nés dans le Sersou, de magnifiques enfants de France, élevés dans l’amour du pays.

– Il y a quelques années je leur ai montré notre pays natal. Nous sommes retournés là-haut dans la Maurienne et j’ai revu avec émotion mon pauvre village. Il est resté tel qu’il y a quarante ans mais, voyez-vous, Monsieur, le pli était déjà pris. Nous avons revu avec plaisir, au retour, notre Sersou, la vaste plaine et les champs de blé. Nous sommes déjà acclimatés, ma femme et moi, nos enfants, eux, le seront complètement.

D’ailleurs, ce pays est beau à sa manière. Tenez ! Lorsque vous le quitterez, arrêtez-vous quelques instants au-dessus de Bourbaki, là où en descendant de la montagne, la plaine du Sersou se découvre toute entière. Je ne connais pas de plus beau paysage. Un ruissellement d’épis blonds et lourds

Je fis comme avait conseillé mon vieil ami, le Colon savoyard de Burdeau. Au retour, je m’arrêtai sur la hauteur de Bourbaki. La route y décrit un lacet avant de s’engouffrer dans de nouvelles vallées et de gagner la montagne de Teniet.

Je n’avais jamais si bien vu le Sersou que ce jour, en cette fin de juin de l’an 1941. J’étais encore sous le coup de l’émotion provoquée par le récit émouvant de l’un des pionniers de l’immense plaine du Sud.

A perte de vue s'étendaient les terres à blé, autrefois terres en friches, aujourd'hui toutes ruisselantes d'épis blonds et lourds. Lorsqu'un souffle de vent parcourait ces plateaux et ces plaines en courbant les pailles flexibles des chaumes, des moirures se formaient et irradiaient dans toutes les directions. C'était comme si le sol d'Algérie lui-même prenait vie soudainement et frémissait sous la caresse brûlante des vents.

Dans les ravins du premier plan, entre deux moutonnements cuivrés, quelques eucalyptus, des petits vergers, mettaient une note reposante et bienfaisante sur la nudité austère du paysage, puis ces moutonnements mêmes disparaissaient et alors apparaissait la plaine désespérante d'uniformité, immense champ de blé sans coupures qui allait se perdre aux horizons du Sud, contre les épaulements dentelés du Djebel Nador.

Sur cette mer de céréales flottaient des nefs étranges qui indiquaient les villages. On aurait dit des cathédrales inachevées, de beaux vaisseaux sans clochers, si hauts que les petites églises de Colonisation blotties à leurs pieds semblaient s'appuyer sur leur forte architecture. C'étaient des silos, les greniers à blé des modernes paysans du Sersou.

Paysans de France

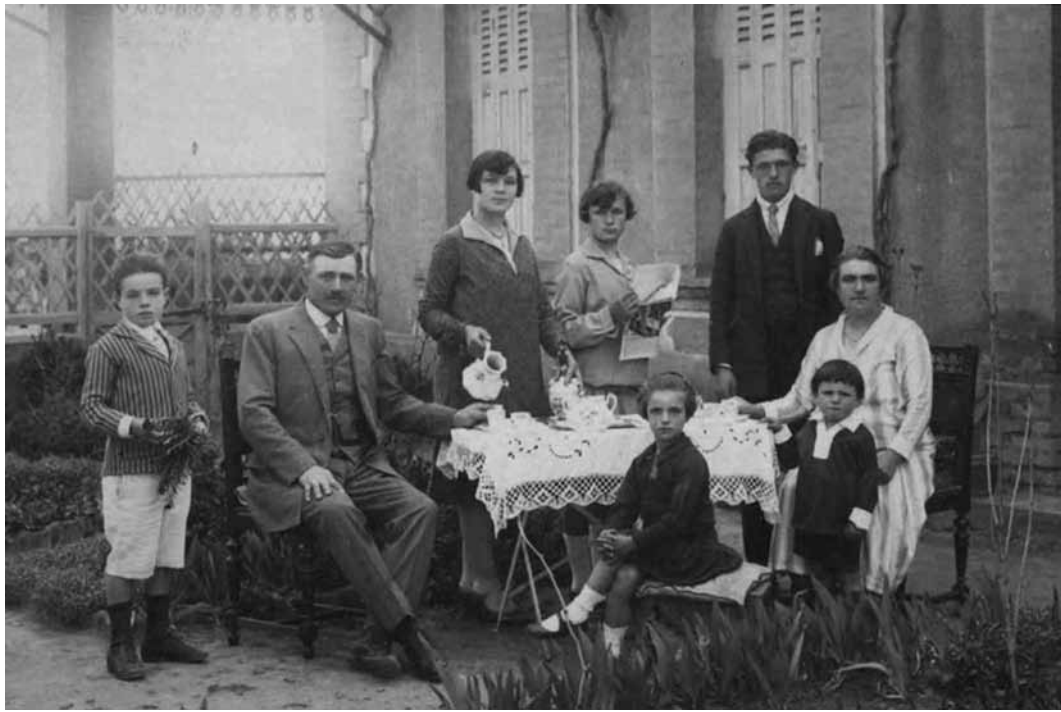
Si j'emploie à dessein ce mot de paysan, c'est qu'il a gardé là-bas toute sa signification. Les Colons du Sersou qui, il y a quarante ans à peine, prenaient possession du désert sont restés, malgré la grandeur de leurs exploitations présentes, des paysans de France. Ils mènent dans leurs fermes qui ressemblent à autant d'îlots surnageant la boule d'or des céréales, une vie patriarcale où se sont conservées intactes les belles qualités du paysan français : Le courage, la simplicité et la modestie.

Le Sersou c'est le royaume du travail

Quel merveilleux exemple pour les générations présentes que cette continuité dans l'effort.

Avec des gens pareils, la France revivra.

Roger Frison-Roche, Alger, le 19 juillet 1941



*La famille Carraz en 1927,
de gauche à droite : Roger,
Emmanuel, Aimée, Yvonne,
Huguette, Fernand, Charly et
Céline-Célestine*



▲ *La ferme Carraz en 1927* ▼ *La ferme Carraz en 1981*



Emmanuel Carraz

Né le 10 juin 1880 à Montricher (Savoie) petit village de montagne de 350 habitants à cette date. Il est situé dans la vallée de la Maurienne à une altitude de 1220 mètres.

Emmanuel était le dernier de douze enfants et rapidement il comprit que les aînés auraient les terres et que les derniers comme lui devraient se débrouiller par eux-mêmes.

Il se maria le 20 octobre 1906 à Montricher avec Céline-Célestine Pasquier et fondèrent un petit commerce à Saint-Jean-de-Maurienne.

1906, vit la naissance à Montricher d'une fille prénommée Fernande qui décédera en 1909 à BURDEAU à l'âge de 30 mois environ de la rudesse de la vie et du climat.

Emmanuel était venu voir Burdeau au printemps 1907 et il y est revenu avec femme et son enfant en automne de la même année s'installer définitivement dans le Sersou pour exploiter les lots qui lui avaient été attribués.

Quelques années plus tard en 1927, il rachèterait la propriété d'Hilaire Furgier afin de s'agrandir et pouvoir subvenir au quotidien de sa famille qui s'est agrandi avec six enfants :

- Fernand né le 10 mars 1910, marié à Denise Arguimbaud
- Aimée née le 18 fév. 1912, marié à Henri Zabala
- Yvonne née en 1914, mariée à Joseph Ernst
- Roger né le 9 mai 1917, marié à Andrée Carbonel
- Huguette née en 1920, mariée à Joseph Philippot
- Charles né le 2 octobre 1923, marié à Josette Serrano

Emmanuel décéda le 21 août 1947 à Burdeau où il repose auprès de son épouse et de sa petite-fille.

Roger Frison-Roche, accompagné de Georges Terraz, reviendra en 1950 chez Fernand Carraz où il séjournera quelques temps avant de partir sur les traces d'Aurélié Picard pour découvrir le palais de Kourdane, *où frémit encore l'âme d'Aurélié Picard, la Princesse Tidjani*. Cette histoire réelle donnera naissance en 1978 à un magnifique roman *Djebel Amour*.

Gilbert Carraz, petit-fils d'Emmanuel Carraz, fils de Fernand Carraz.



Sersou 1961

